

Remarques sur la traduction littéraire: un exemple pratique autour des traductions espagnole et anglaise de *La Place* de A. Ernaux

RICHARD CLOUET Y ANGELES SÁNCHEZ HERNÁNDEZ
Universidad de Las Palmas de Gran Canaria

0. Introduction

L'objet du présent article est essentiellement la question de la traduction littéraire et, pourtant, il nous semble nécessaire d'introduire la notion générale de traduction par quelques définitions préliminaires données au fil de son histoire. L'action de traduire est une action qui s'établit dès le moment où l'homme observe le monde réel et l'inscrit dans sa pensée. Proust et Baudelaire révélaient que nommer une chose, c'est déjà la traduire en mots. La traduction entre deux langues est une réponse à un besoin de communication et il en reste des traces anciennes comme les textes rédigés en deux langues, celle des Hittites et celle des Égyptiens. Cicéron, dans son œuvre *De optimo genere oratorum* fait une première réflexion sur la nature de l'activité traductrice et distingue déjà deux façons de traduire: *ut interpretes* (autrement dit la traduction littéraire) ou *ut orator*, traduction qu'il privilégie, celle-ci étant une forme de création, le traducteur étant alors assimilé à l'écrivain (Torre, 1994: 13). Cette ancienne querelle n'est toujours pas arrivée à conclusion.

Le terme en tant que tel apparaît en France en 1540 avec le premier théoricien de la traduction, Étienne Dolet, à la grande époque de la découverte des auteurs grecs et latins. On ne sait pas exactement si le terme provient du latin *traducere* (de *trans-ducere* faire passer à travers) ou de l'italien *tradurre*. L'ancien français employait un terme différent hérité du latin *translatum*¹, en français ancien *translater*, et c'est précisément ce mot qui est resté dans la langue anglaise (Oseki-Dépré, 1999: 12-13 et 24). À l'époque de la Renaissance, la théorie

¹ Union de la préposition *Trans* et du verbe *fero, fers, ferre, tuli, latum*

de la traduction entre en relation avec la théorie de la langue a **construire**; Joachim du Bellay (1966: 32) faisait en **outré** une invitation a imiter les anciens "pour élever nostre vulgaire a l'égal et parangon des autres **fameuses** langues". Le **français** ne serait pas ce **qu'il** est sans l'enrichissement constant. du point de vue lexical et aussi syntaxique, apporté par la traduction (Berman, 1985: 341).

Cette position connaîtra un retournement aux XVII et XVIII siècles avec l'avènement de la **prose** et la naissance de ce que G. Mounin appelle les *belles infidèles*, puisqu'il existe un souci de **préserv**er une certaine représentation de la littérature. Les traducteurs se contentent alors d'adapter les textes a un **système** de conventions devenu trop **pesant**. Au XVIII siècle, la traduction n'est pas l'activité prestigieuse des siècles antérieurs et les traducteurs vont se plier au **goût** d'un public lettré; ils vont créer des textes **agréables** a lire. Les romantiques, friands d'exotisme, vont **prôner** un **retour** aux sources. Ils sont aussi en faveur du calque et de la littéralité; rappelons Mme de Staël et son **œuvre** *De l'esprit des traductions* de 1820. Ils ont ainsi plaidé pour une traduction *calquée* sur l'original (**terme** utilisé par Chateaubriand pour caractériser sa traduction du *Paradis perdu* de Milton), **même** en ce qui concerne le style.

Au XX siècle, le langage devient l'objet incontournable de l'analyse philosophique et on lui accorde une place fondamentale dans la réflexion sur l'**être** humain; citons, par **exemple**. Benjamin, Wittgenstein ou Derrida. Le développement des théories de la traduction a proliféré de manière extraordinaire; elles ont parfois suivi les recherches linguistiques, ou **encore** la traduction s'est-elle instaurée comme science distincte a part entière. Retenons surtout trois théories que nous considérons fondamentales. D'abord, celle de W. Benjamin qui plaide pour la littérarité de la traduction jusque dans le **transfert** de la syntaxe de l'original. Puis, celle défendue par Reiss et Vermeer a **propos** de la *fonction* de la traduction, appelée aussi skopostheorie, selon l'élément nommé skopos ou finalité. Cette théorie part du principe que tout texte est une action communicative encadrée dans des coordonnées **spacio-temporelles** et dont le but est de **remplir** un objectif concret de communication. D'après leur théorie, le traducteur doit tendre a un texte qui produise le **même** effet sur le récepteur en langue cible, étant donné qu'on ne traduit pas seulement dans une autre langue, mais aussi dans une autre culture. Finalement, il convient de mentionner la théorie des *polysystèmes* de l'école de Tel-Aviv. Itamar Even-Zohar est le défenseur principal du cultural turn dans les théories traductologiques. Il **remarque** l'importance des éléments culturels dans le processus traductologique. Il croit que le traducteur doit introduire les éléments **étrangers** dans la langue cible, tout en les accompagnant des informations permettant au récepteur de les comprendre. C'est notamment l'époque a laquelle on opposera les conceptions de traduction coloniale et traduction post-coloniale, la **première** se voulant ethnocentrique. éliminant les éléments culturels autochtones dans le but de dévaloriser les cultures soumises a la domination coloniale; la **seconde** restant fidèle aux éléments culturels du texte source (Venuti, 1995: 158-189). Mais le débat est loin d'**être** clos.

I. La traduction et la culture

Respecter le texte source ou essayer de faire comprendre ses implicites à un public donné: telle est la question, bien ancienne, qui est à la base de la principale controverse chez les traducteurs et traductologues. Comme on vient de le voir, il n'y a pas de réponse précise ni de concept unique pour définir le terme traduction, un terme dont les interprétations ont fluctué tout au long de son histoire. Ce qui semble se clarifier toutefois, c'est que la traduction ne comporte pas seulement du linguistique, mais aussi de l'ontologique et de l'historique.

Le problème de l'équivalence est un critère fondamental en traduction, ajouté à celui de l'interprétation des textes, bien qu'il s'agisse d'une notion équivoque qui a toujours accompagné le développement épistémologique de la traduction. Le problème premier de l'équivalence des structures de deux langues présentes dans le processus de traduction reste amplement d'actualité, mais d'après la théorie *du sens* de Danica Seleskovitch, l'importance du rôle joué par les éléments extralinguistiques paraît clair et essentiel. Cette théorie est capitale pour montrer que «le sens d'un énoncé ne se réduit pas à la somme des signifiés qui le composent» (Roberts et Pergnier, 1987 : 392). La traduction n'opère pas sur des significations mais sur les messages, donc sur les mots inscrits dans une situation globale de parole, c'est-à-dire sur le sens.

Il y a des traits sémantiques sous-jacents dans les mots qui ne sont pas faciles à saisir puisqu'ils sont implicites dans la langue et, parfois, ils sont même inconscients et difficiles à délimiter. En revanche, cela ne veut pas dire qu'ils soient intraduisibles. Le savoir du traducteur découle d'une expérience professionnelle mais aussi d'une expérience intuitive de la langue maternelle comme remarque R. Vautour (1998 : 7) qui vérifie le lien profond entre acquisition de la langue maternelle et le fait de traduire. Ce rapport étroit va clairement au-delà de considérations linguistiques.

Pourtant, il reste d'autres composantes de la langue qui sont plus simples à fixer: ce sont les éléments culturels qui résultent d'une histoire, d'une histoire littéraire pour ce qui concerne le texte littéraire, et d'une civilisation et, donc, capables d'être compris et susceptibles de pouvoir être rendus dans une autre langue après documentation sur le système culturel ciblé. Il faudrait que le traducteur s'attarde un peu sur la façon de transmettre les informations fournies par le texte source dans le texte cible, s'il est impossible de le faire par des mots équivalents. Cette impossibilité est due à la différence d'axe sémantique des mots dans les deux langues, leur polysémie ne recouvrant pas les mêmes champs sémantiques. Mais il ne suffit pas que le traducteur comprenne le texte, il est obligé de le faire comprendre au lecteur comme remarquent Roberts et Pergnier (1987 : 396):

L'opération traduisante se scinde par définition en deux phases: celle de la compréhension du sens, et celle de la réexpression de ce sens. Si, en tant que récepteur de l'original, le traducteur doit se référer aux paramètres situationnels qui ont influencé l'énonciation du texte original pour saisir le message,

en tant qu'émetteur reproduisant ce message dans une autre langue, il est lui-même influencé par des paramètres situationnels, qui ne sont pas nécessairement les mêmes que ceux qui ont conditionné l'énonciation du texte de départ.[...]. Même l'objet du message peut varier en fonction des connaissances du traducteur et de son rapport avec l'objet désigné et avec le destinataire.

L'équivalence parfaite n'est qu'un idéal, mais on peut traduire le message à un degré suffisant et acceptable. Pour la traduction que nous nous proposons d'analyser, *La place* d'A. Emaux, nous souhaitons nous situer sous l'angle des composantes culturelles, étant donné l'importance de l'élément social de son œuvre. Le but qu'elle poursuit à travers son écriture est, bien sûr, littéraire mais cette partie n'est pas plus importante que le désir de montrer à la société un monde voilé, celui qui a été le monde de son enfance et de son histoire familiale. L'écrivain explique nettement qu'elle ne reconnaît pas la vie des années de l'enfance paternelle dans les textes littéraires renommés de cette époque-là. À cet égard, elle mentionne les exemples des livres de Proust et de F. Mauriac (Emaux, 1983 : 29). Son désir est de rendre au père, de façon symbolique, la *place* qu'on lui avait enlevée dans la société pendant son existence. Pour cette raison, il est grave d'ignorer des questions qui sont en rapport direct avec le repère social qui constitue la finalité de son écriture comme, par exemple, l'ignorance des facteurs du système éducatif français au moment de rendre ces particularités selon lesquelles on fait de la fille d'un exclu du système des dominateurs (terminologie bourdieuse appréciée par Emaux), une personne intégrée dans ce monde des dominateurs, comme nous le montrerons dans les paragraphes suivants.

On ne doit pas oublier non plus que la traduction est une réception personnelle de l'œuvre littéraire. Alors le traducteur occupe une place décisive dans le processus de traduction, ce n'est, comme les autres facteurs inscrits dans l'activité traductologique, qu'une variable de plus. En raison de cela, sa compréhension du texte source, d'après ses capacités analytiques et herméneutiques, aura des répercussions sur le texte cible. L'auteur/émetteur du texte source offre à travers son texte une information aux récepteurs de ce texte source; et, à partir de là, le texte entame un processus communicatif. C'est pour cette raison que le type d'offre informative va déterminer le processus comme le soulignent Reiss et Vermeer (1996 : 131). Dans le cas de l'auteur qui nous occupe, on a déjà observé l'importance des éléments culturels et sociaux qui menent l'écrivain à confirmer que son texte n'est pas un roman (1983 : 24):

Depuis peu je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de «passionnant» ou d'«émouvant». Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée.

Il paraît évident que rendre l'équivalence du message procuré par Emaux représente

une tâche obligée pour le traducteur; d'ailleurs, il devrait savoir que le titre retenu pour ce livre jusqu'à la phase pré-éditoriale était *Éléments pour une ethnographie familiale* (Thumerel, 2001: 83), ce qui met en relief la finalité sur laquelle doit être envisagée la traduction.

2. Notre position par rapport à la traduction

La difficulté de toute traduction commence dès la première étape du processus. La phase d'interprétation du texte littéraire est le fruit d'une réception précise de l'œuvre, la réception du traducteur-lecteur. Se pose donc la question de la fidélité au texte original, la traduction étant une nouvelle création exigeant toutefois du traducteur de coller au texte primitif. Nous sommes d'accord avec le professeur Eugenio de Bustos (2001: 84), dans son analyse de la structure triadique du signe, qui constate que, dans une perspective pragmatique critique, l'origine du sens du texte littéraire ne peut être que dans son auteur, dans ses intentions, à l'instar de ce qui se passe dans la communication de tous les jours.

Le traducteur est non seulement un intermédiaire linguistique mais aussi culturel, comme le défendent les théories développées dans les années 90. La traduction n'est pas une activité impartiale; elle comporte une part de manipulation. Le processus de traduction implique l'interprétation précise du sens contextuel du texte source. Alors que tout lecteur peut recevoir l'œuvre et l'interpréter d'une manière totalement subjective, le traducteur, quant à lui, devrait faire en sorte d'être le plus objectif possible. Pour ce faire, il devra rechercher le maximum d'informations sur l'auteur et son œuvre, sur les circonstances sociales, culturelles ou politiques du moment de l'écriture. ainsi que sur les faits narrés. Tout ceci ne fera que contribuer à une meilleure compétence traductrice, elle-même entièrement basée sur le schéma de la compétence communicative.

La réception littéraire par le biais de la traduction, travaillée par André Lefevere, reprend beaucoup d'éléments de la théorie d'Itamar Even-Zohar. Lefevere qualifie la traduction de *métalittérature* de l'œuvre et reconnaît que c'est une manière privilégiée d'abolir les frontières nationales et, aussi, de les manipuler. Elle joue avec la critique, l'histoire littéraire et les paratextes (préfaces, maquettes de couverture, annonces publicitaires, etc.) un rôle de médiateur interculturel qui doit négocier entre deux systèmes littéraires différents (Godard, 2002: 67-68).

Ces formes de *re-écriture* proposent une certaine idéologie qui, d'après nous, doit rétablir celle du texte source et essayer de rendre un texte cible équivalent par des moyens que nous allons exposer en comparant deux traductions du texte français *La place*. La traduction élargit le champ de réception d'un texte et doit tenir compte des valeurs qu'il véhicule. Emaux a dit et écrit en maintes occasions qu'elle cherche une *écriture plate* (Emaux, 1983: 24); c'est-à-dire que la forme est dépouillée et que les informations qu'elle apporte au lecteur sont, lors de nombreuses situations, dans les mots mêmes du texte. Tout le pouvoir évocateur

du monde de son enfance et de l'enfance paternelle reste dans ses mots; des mots inscrits dans une concision syntaxique extrême. A cause du choix ernausien d'écriture, il faut bien analyser les connotations du texte source pour **interpréter** le sens.

Toute réflexion sur la traduction des éléments culturels d'un texte nous oblige à nous pencher d'autre part sur ce que nous entendons par culture. Depuis qu'elle existe, la traduction a toujours offert des possibilités de confrontation entre les différentes **réalités** culturelles et ainsi **permis** de soulever un ensemble de questions touchant à la fois au **fonctionnement** des champs de production **culturelle**, aux processus de transfert **culturel**, à la négociation des différences, mais aussi à l'intraduisible, voire l'incompatible, et bien évidemment la célèbre dichotomie **traduction/trahison**. En d'autres termes, traduire, c'est penser la culture dans son rapport avec les autres cultures. Si l'on se réfère au texte **écrit** en général, et plus **particulièrement** au texte littéraire, il existe des faits culturels différents d'une communauté linguistique à l'autre qui font partie intégrante du message véhiculé par les mots du texte. Lorsque le traducteur ne tient pas compte de ces faits culturels, il prend le risque de passer à côté de l'intention communicative de l'auteur. Tout dépendra en fait de la définition de la culture qu'**aura** trouvée le traducteur, une définition qui puisse le guider dans ses choix traduisants.

Comme le soulignent les **structuralistes**, l'utilisation de la langue comme moyen de communication entre les hommes met en évidence sa fonction **sociale**, chaque culture s'exprimant en **outré** dans une langue différente. A ce **propos**, Wilhelm Von Humboldt, précurseur de la philosophie du langage, indique que chaque peuple énonce ses **pensées** et ses idées en se référant à sa **façon** de percevoir l'univers, à son acquisition intellectuelle et à son **expérience**. En d'autres termes, la culture, c'est l'implicite partagé par une communauté, son **arrière-plan** socio-culturel.

Pour Lévi-Strauss (1983 [1950]: xix):

La culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'**art**, la science, la **religion**. Tous ces systèmes visent à **exprimer** certains aspects de la réalité physique et de la réalité **sociale**, et plus **encore**, les relations que ces deux types de réalité entretiennent entre eux et que les systèmes symboliques **eux-mêmes** entretiennent les uns avec les autres.

C'est la le fondement de l'anthropologie **structurale** dont l'ambition est de **repérer** et de répertorier les matériaux culturels toujours identiques d'une culture à l'autre pour chercher à dépasser l'approche particulariste et trouver une **sorte** de *capital commun* de l'humanité dans lequel chaque culture puise pour élaborer ses modèles spécifiques.

A cet égard et dans le cadre plus restreint de la traduction, plus que de culture **convient-il** de parler de signes sociaux, à l'instar de Pierre Guiraud (1983: 97):

La communication **sociale**, elle, a pour objet de signifier la relation entre les hommes et par conséquent entre l'émetteur et le récepteur. La société est un

systeme de relations entre les individus qui a pour but la procréation. la défense. les échanges, la production, etc. A cette fin, la situation des individus au sein du groupe et des groupes au sein d'une collectivité doit être signifiée.

Les signes sociaux englobent, selon Guiraud, les signes d'identité (uniformes, décorations, coiffures, noms, enseignes, etc.), les signes de politesse (prosodie, formules de politesse, noumture, etc.), les rites, les modes, les jeux, etc. Il s'agit d'un classement très probablement discutable mais qui, dans le cadre de cette investigation, nous permet de voir l'ampleur et la complexité du problème de la traduction des éléments culturels, d'autant plus que ces signes ne sont pas toujours conventionnalisés et qu'ils peuvent être fortement connus par l'émetteur même du signe: classe sociale, niveau d'études. etc. C'est particulièrement le cas des références culturelles dans la littérature.

En effet, dans le texte littéraire, c'est le contexte qui détermine l'interprétation des signes sociaux chers à Pierre Guiraud. Les événements décrits dans *La place* nous présentent un tableau de la vie sociale en Normandie au milieu du XX siècle. Les signes sociaux sont nombreux: les décorations, les inscriptions, les cérémonies, les habits, les comportements, les échanges commerciaux, les repas, etc. Dans les premières pages du texte, les passages sur la mort et l'enterrement du père sont remplis de signes sociaux reflétant un milieu social rural et humble (Ernaux, 1983: 15-17).

Cet ensemble de signes peut poser un réel problème de compréhension, d'abord pour les traducteurs, puis pour les lecteurs de cultures différentes, en l'occurrence pour les lecteurs espagnols et anglais de *La place*.

3. Quelques annotations sur *La place* et Annie Ernaux

Annie Ernaux raconte une partie de sa biographie personnelle dans *La Place*: le père et la mère ouvriers devenus petits commerçants dans un village normand, les tantes alcooliques, l'étudiante boursière et la femme bourgeoise qu'elle devient après son mariage. Le récit s'ouvre sur une situation poignante, la mort de son père; et elle poursuit sa narration en nous racontant le parcours existentiel de son père et le sien en tant que fille et témoin à la fois. Elle énonce son histoire de façon assez neutre comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre. Et cependant, ses origines personnelles et sociales s'inscrivent dans son œuvre comme une référence impérissable de sa personnalité et de son écriture. Elle exprime tout ceci dans un langage qui met l'accent sur certains mots par l'utilisation des caractères en italiques, en construisant des phrases courtes et dépouillées de toute apparence sentimentale, reproduisant des phrases souvent écoutées dans son enfance ou composant des paragraphes éclatés qui essaient de reproduire les pièces du puzzle de sa vie qu'elle n'arrive pas à bien assembler.

Chez Annie Ernaux, la relation filiale avec le père ou avec la mère ramène forcément au thème central de la déchirure sociale dans la famille (Tondeur, 1996: 13). *La place* est le

premier texte de l'auteur a ne pas être un roman, la narratrice/auteur raconte a la première personne l'histoire paternelle pour apaiser un sentiment de trahison envers lui, mais elle écrit aussi pour essayer de donner *une place* a son pere dans l'Histoire, place que la société lui avait refusée jusqu'alors. Elle s'accuse d'avoir renié son pere socialement et linguistiquement, et c'est précisément cette demiere question qui lui fait prendre la décision de ne plus écrire un roman mais quelque chose de singulier qui lui permettrait de rendre visible au lecteur l'écart entre eux, l'écart entre deux mondes culturels bien différents. Le livre marque la prise de conscience d'une dimension humaine et sociale du pere qui ne collait pas au rôle bourgeois assigné au sexe masculin des années quarante-cinquante. La personnalité paternelle, rejetée au temps de l'adolescence de l'écrivain pour ne pas se conformer a l'archétype masculin du moment, redevient. dans sa maturité de femme, l'un des éléments de son estime définitive.

4. Réflexions sur la traduction des éléments culturels de *La place* dans les deux langues cibles (espagnol / anglais) et comparaison

S'il y a un trait a souligner dans le texte d'Ernaux c'est celui des implications sociales et culturelles dans le langage employé par l'écrivain. Il nous semble en effet essentiel de rendre ces implications de la langue source dans la langue cible. C'est justement ce travail de vérification de la transposition culturelle du texte français aux traductions anglaise et espagnole que nous nous proposons d'entreprendre.

Cette étude ne veut pas se transformer en une critique des traductions publiées de ce texte; c'est tout simplement un essai de constatation de l'importance d'une formation linguistique mais surtout culturelle et, par conséquent, littéraire du traducteur, formation parfois un peu négligée. Si l'on a choisi de le faire au moyen de deux versions en langues différentes, c'est pour suivre l'avis, que nous partageons entièrement, de M. Merlino (2001: 10): "[...] si existen versiones de un texto concreto en otras lenguas, es preciso cotejar para comprobar que la acepción elegida para un término es la adecuada o si bien se pretende reunir varias en un solo vocablo".

Les réflexions théoriques que nous avons présentées ne se prétendent pas exhaustives. Elles nous ont simplement permis d'ouvrir un certain nombre de champs de réflexion. Dans la pratique de l'activité traduisante, le manque de temps, les lacunes des traducteurs ou encore les impératifs des maisons d'édition font que le texte cible n'est pas toujours a la hauteur du texte source. Pour analyser ces imprécisions dans la traduction espagnole faite par Nahier Gutiérrez (2002) et l'anglaise par Tanya Leslie (1992), nous suivrons la catégorisation de Pierre Guiraud en commençant par répertorier les références sociolinguistiques. puis les signes idiomatiques, les signes de mœurs et finalement les références intertextuelles et interculturelles.

Nombreuses sont en effet les caractéristiques d'ordre socioculturelles qui ont pu gêner

la compréhension et rendre difficile la traduction dans les deux langues cibles étudiées, en particulier les références d'ordre sociolinguistique, c'est-à-dire l'utilisation d'un mot par un individu, ses variantes, au sein du groupe. et ce en fonction de son contexte socio-culturel (Tyler 1969, Hymes 1974). Ces variantes linguistiques se manifestent généralement sur trois plans: phonologique, grammatical et lexical. Le principal exemple phonologique et grammatical du texte se trouve à la page 93 avec la question Bonjour *monsieur, comment ça va-ti?*. Il s'agit d'une variante phonologique et grammaticale qui revêt un sens sociologique bien précis. En effet, le fait d'ajouter *ti* à la fin de la question marque la classe sociale du sujet parlant, une caractéristique à prendre en compte pendant l'opération traduisante. Nous retrouvons aussi dans *La place* un certain nombre de variantes lexicales qui nous montrent des éléments sociaux d'une manière plus sensible. C'est le cas du terme *toubib* (p. 63) traduit en espagnol par *doctor* et en anglais par *a local GP*. Les deux langues cibles ont en effet totalement perdu la connotation sociale du texte original. Le mot français est d'origine algérienne *tbib* et appartient à un registre langagier populaire sans aucune nuance scientifique, donc ce terme n'est pas l'équivalent de l'espagnol *doctor* ou de l'anglais *GP*. Les signes linguistiques des trois langues ne couvrant pas, dans l'exemple présent, le même champ sémantique, les éléments lexicaux ne trouvent pas les mêmes référents d'une langue à l'autre.

Nous retrouvons le même problème avec les mots *apéro* ou *kermesses*. Le premier englobe en français, et surtout dans un contexte rural, le verre d'alcool bu avant le repas et plus rarement les amuses-gueule offerts aux convives avant un repas consistant ou la *tapa* qui accompagne une boisson, connotation rendues par la traduction espagnole *aperitivo* par exemple. En Espagne, à l'époque relatée par Ernaux, si l'on employait le terme *tomar el aperitivo* c'était en milieu bourgeois et non en milieu ouvrier. Il en est de même pour le terme *kermesses*. Ce ne sont pas des *verbenas*, ou soirées festives accompagnées de musique, sinon de véritables fêtes locales auxquelles sont conviées toutes les générations durant la journée, et qui se terminent généralement par un grand banquet en plein air et un petit bal musette. Dans les deux cas, l'anglais a préféré introduire une note d'exotisme en gardant des termes français: *aperitif* (qui, en outre, a une connotation relativement élégante en anglais) et *fêtes*.

Toujours concernant le lexique, les termes *Opinel* (p. 68), *Gauloises* (p. 88) et *Orangina* (p. 90) méritent notre attention, les trois faisant référence à des marques déposées – l'une d'un couteau de poche et l'autre d'une boisson à la pulpe d'orange – bien ancrées dans la culture française et méconnues par les deux cultures cibles. Le traducteur anglais a habilement explicité les deux premières références (his *Opinel clasp-knife* et *Gauloises [...] cigarettes*) et donné une traduction générale de la seconde (*Orangeade* en d'autres termes, une boisson à base de jus d'orange). La traduction espagnole, quant à elle, laisse à désirer dans la mesure où les termes *Orangina* et *Opinel* ont été conservés tels quels et où la référence culturelle aux célèbres cigarettes a été totalement perdue. Il est évident que le lecteur espagnol n'est pas capable d'associer l'image de l'*opinel* avec la petite navaja que la plupart des paysans espa-

gnols portaient dans leur poche ces années-là. Lacunes du traducteur ou envie d'exotisme? Le résultat en est malheureusement une compréhension ardue et erronée de la part du lecteur cible. A ceci pouvons-nous ajouter les marques de voiture de la page 70. Tout Français saura bien évidemment ce qu'est une *Vedette*, une *DS* et une *CX*. Nous doutons qu'il en soit de même pour une public espagnol ou anglais. Pour cela, la traduction anglaise a-t-elle enrichi le texte original en y ajoutant la marque complète: *Simca Vedette*, *Citroen DS* et *Citroen CX*. C'est aussi le cas de l'expression *Hôtel-Dieu de Rouen* à la fin du texte (p. 104). Un *Hotel-Dieu*, dans un contexte français, est tout simplement un hôpital principal, généralement de fondation ancienne, dans une ville provinciale. *Hôpital de Dieu de Ruán*, dans le texte espagnol, est une référence loin d'être explicite, à laquelle nous préférons la traduction anglaise *hospital in Rouen*. même si cette dernière perd la caractéristique locale du texte initial.

Outre les signes socio-linguistiques, il convient de mentionner les signes idiomatiques. Un idiome est un ensemble de mots avec un désigné global qui ne peut trouver son équivalent dans une autre langue que globalement. Dans les oeuvres littéraires, on voit souvent les expressions figées, les dictons, les locutions, les proverbes et les images archétypes qui révèlent les caractères socioculturels d'une langue. Ces éléments permettent non seulement de passer un message, mais aussi d'apporter des éléments socioculturels de la langue de départ.

De tels indices socioculturels constituent paradoxalement des obstacles à la communication et donc à l'interprétation et à la traduction. Si le traducteur anglais semble avoir bien compris les expressions *elle pete par la sente* et *un coq en pâte* (traduit respectivement par *She S as fit as a Malley bull on Sundays* et *He's in clover*), le traducteur espagnol, quant à lui, a eu recours à une explication un peu trop littérale pour la première: *va ventoseando por el camino*. Peut-être aurait-il fallu ici trouver un équivalent global dans la langue cible. En revanche, on ne peut que louer les traducteurs pour les équivalences de *cucul* et *péquenot* (p. 79): *repipi* et *palurdo* en espagnol et *soppy* et *provincial* en anglais.

Il reste d'autres références qui sont ancrées dans les structures organiques d'un pays, c'est le cas du système scolaire. L'éducation joue un rôle essentiel dans n'importe quelle société et elle est en rapport direct avec l'idéologie et avec l'armature politique d'un état. Il est vrai qu'il y a de grands changements d'une époque à une autre et, à cause de cela justement, ces indices sociologiques sont précieux pour que le lecteur puisse fixer son attention sur un moment précis de l'histoire. On n'insistera pas davantage sur l'intérêt de ce repère chez cet auteur, mais il nous semble important de faire les remarques nécessaires pour l'éclaircissement pleine du texte source.

La traduction espagnole des *épreuves du Capes* (p. 9) se transforme en *exámenes prácticos de aptitud pedagógica*, ce qui n'a pas du tout de sens comparable dans les cultures française et espagnole. Pour quelqu'un qui connaît les deux systèmes d'accès à la fonction publique de l'enseignement, l'écart est considérable. Ce qui peut paraître banal et assez insignifiant dans un autre contexte textuel devient ici très significatif. Cette méconnaissance

vient se renforcer par la traduction de poste (p. 19) par empleo en espagnol et job en anglais au lieu de destino ou post. On peut en dire autant de la traduction donnée de la phrase le concours d'entrée des *bachelières* à l'école normale d'institutrices (p. 22), rendue en espagnol par las pruebas de acceso de los licenciados en Escuela *Oficial* de Magisterio. En Espagne, de même qu'en France, pour entrer dans une école normale d'institutrices, ou *Escuela Normal* de Magisterio, il ne faut pas, ni dans le passé ni à présent, être titulaire d'une licence, donc avoir une formation universitaire; il faut disposer du diplôme de l'enseignement secondaire tout simplement.

Dans le cas de la traduction anglaise, le traducteur a décidé de recourir aux notes, sans tomber dans l'excès, ce qui aurait déplu au lecteur qui préfère une oeuvre lisible à un texte plein de notes à déchiffrer. Ainsi l'acronyme "CAPES" a-t-il été explicité en bas de page à l'aide d'une note relativement exhaustive. La phrase de la page 22 a, quant-à-elle, été traduite comme the *entrance* exam to the teachers' training college, une traduction, à notre avis, réussie. Bien que le *training* college auquel la traduction fait référence implique un certain anachronisme et, par conséquent, une interprétation différente du niveau d'étude.

Cette nuance est utile pour comprendre le code conceptuel de l'auteur dans la mesure où ce statut d'institutrice indiquait pour cette adolescente une place qui lui était convenable d'après les règles sociales dont parle l'écrivain. Cependant, Emaux va amener à la déchirure sociale et familiale précisément par l'accès à l'enseignement universitaire ce qui n'était pas prévue pour une fille d'ouvrier. Tous ces éléments nous apportent ainsi des indices importants sur la situation de la femme des années cinquante en France et dévoilent la place sociale des prolétaires, classe à laquelle appartenaient son père et sa famille. Il faudrait, en outre, souligner dans le transfert d'une langue à l'autre la marque du féminin, bachelière, pour montrer la séparation qui existait dans l'enseignement à cette époque-là entre les femmes et les hommes – la mixité n'existant pas. Cet aspect est tout à fait oublié dans le texte espagnol.

L'ignorance de certains aspects dans la transposition du texte source au texte cible entrave la compréhension de la densité cachée dans la narration d'Emaux. Le titre, cherché avec minutie par l'auteur pour axer l'emplacement physique, sociale et idéologique du père, est assez réussi dans les versions espagnole et anglaise, mais on oublie cette finalité peu après avec la transposition de *corriger* les copies avec *hauteur* (p. 9), cette phrase devient corriger exámenes resueltamente. Dans un livre dont le titre est la place il paraît nécessaire de laisser toute marque de hiérarchie sociale bien claire, l'auteur emploie le mot hauteur précisément pour montrer le décalage entre celui qui est déjà fonctionnaire de l'enseignement et qui est, en plus, chargé de juger la convenance ou non des candidats à des places semblables à la sienne. C'est ce que rend parfaitement le texte anglais avec l'expression marking papers haughtily. En revanche, si on traduit en espagnol *resueltamente*, la seule caractéristique qu'on souligne c'est la rapidité de correction et la sûreté tout au plus, mais on dérobe cette marque de supériorité dans l'échelle professionnelle, donc sociale, impliquée dans le mot français,

nécessaire pour traduire la dichotomie du monde vécu d'après l'auteur des dominateurs et des dominés.

Le transfert des composantes historiques reste parfois **confus** pour le lecteur espagnol qui aurait eu besoin d'une traduction plus explicite ou de quelque annotation. Pour quelqu'un qui n'est pas de culture francophone, il n'est pas évident de reconnaître derrière *Le grand Charles* (p. 88) la personnalité de Charles de Gaulle. Il en va de même pour les mots *La coop, le familistère* (p. 41) qui est versé par *La cooperativa, el falansterio*. L'unité de travail imaginée par Fournier au XVIII^e siècle n'a presque pas eu de répercussion en Espagne (sauf une petite tentative à Xéres) dans l'organisation des exploitations agricoles. Par ailleurs, le néologisme employé par Ernaux sur le modèle de famille/familial auquel on a joint le modèle communal de phalanstère est tout à fait perdu en espagnol. Par contre, la traduction *Le Front populaire* (p. 22) par *El Frente popular* est tout à fait valable parce que cette organisation politique des partis libéraux, des syndicats et des petites associations de gauche est commune pour les deux cultures malgré certaines différences. La traduction anglaise, elle, a conservé les expressions telles quelles, introduisant certes une note d'exotisme, mais ne facilitant pas non plus la compréhension de ses lecteurs et perdant tout l'aspect implicite et connoté des termes.

De même, le choix de traduction explicative pour rendre au public espagnol les références culturelles du personnage de Bourvil a été une réussite à notre avis. Le traducteur résout *rôles de Bourvil* (p. 60) par *típicos papeles de actor de comedias*, cette notation dans le texte découvre le sens. L'explicitation en anglais est aussi louable: *Many of the comedies made around that time portrayed naïve country lads who didn't know how to behave in the city or in polite society (Bourvil-type roles)*. Toutefois, il y a d'autres connotations intertextuelles qui restent ignorées par le lecteur espagnol. C'est le cas de *Bécassine*, ce célèbre personnage de BD qui représente une héroïne bretonne de réputation un peu sotte et provinciale mais dévouée et fidèle. Elle a été témoin des bouleversements de son époque et occupe encore aujourd'hui une place à part entière dans l'imaginaire du peuple français. Il s'établit un lien étroit entre l'histoire racontée et ce personnage. Le traducteur aurait dû expliciter ou mettre une note en bas de page (comme le fait le traducteur anglais) pour élucider les implicites du mot. Avec ces deux noms: Bourvil et Bécassine, Annie Ernaux situe le lecteur dans des coordonnées sociologiques bien précises qui permettent d'évoquer son monde d'origine.

La traduction n'est pas une simple mise en place des signifiants dont les concepts sont déjà connus; elle suppose qu'on se familiarise avec un nouveau système sémiologique et sémantique et qu'on choisisse le signifiant approprié, parce que les termes qui désignent un objet ou une action peuvent avoir des connotations sociales. Quand nous traduisons un auteur étranger, nous ne traduisons pas simplement un lexique et une grammaire pleine de finesse, mais aussi une autre manière de percevoir le monde, une autre manière de représenter la vie. C'est cette façon différente d'appréhender la réalité qui est difficile à cerner et à traduire.

L'œuvre littéraire enferme toujours des valeurs culturelles qui se concrétisent dans la formulation linguistique. Il faudrait accorder que l'activité traduisante est une pratique de médiation interlinguistique qui devrait recenser tous les aspects, dans toute leur complexité, qui opèrent dans cette opération translative qui consiste à faire passer le message d'une langue/culture de départ à une langue/culture d'arrivée; et reconnaître qu'elle ne se limite qu'aux traits linguistiques. À ce propos, on aimerait ajouter l'affirmation de H. Meschonnic (1973: 340): «*La langue - la littérature*; ou la langue-culture, ou le sens – la forme; il n'y a pas deux choses dissociables, hétérogènes. Quand il y a un texte, il y a un tout, traduisible comme tout.»

Bibliographie:

- Berman, A. (1985): «La traduction et la langue française», en *Méta* vol. 30, n° 4, pp. 341-342. Montréal: Presses de l'université de Montréal.
- Bustos, E. de (2001): «Intencionalidad y literatura», en Raccah, P.-Y., Sainz Noeda, B. (eds.). *Lenguas, literatura y traducción. Aproximaciones teóricas*. Madrid: Arrecife.
- Du Bellay, J. (1966): *La deffence et illustration de la langue françoise*. Paris: Didier.
- Ernaux, A. (1983a): *La place*. Paris: Gallimard.
- Ernaux, A. [1983b] (2002): *El lugar*. Barcelona: Tusquets (traduction de Nahir Gutiérrez).
- Ernaux, A. [1983c] (1992): *A Man's Place*. New York: Four Walls Eight Windows (traduction de Tanya Leslie).
- Godard, B. «La traduction comme réception: les écrivains québécoises au Canada anglais» sur la Toile <http://www.erudit.org/revue/ttr/2002/v.15/n1>. Visité pour la dernière fois le 1 février 2004.
- Guiraud, P. (1983): *La sémiologie*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Hymes, D. (1974): «Anthropology and Sociology», en *Current Trends in Linguistics* vol. 12. La Haye: Mouton.
- Levi-Strauss, C. [1950] (1983): «Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss», en *Marcel Mauss, sociologie et anthropologie*. Paris: Presses Universitaires de France, coll. Quadrige.
- Meschonnic, H. (1973): *Pour la poétique II*. Paris: Gallimard.
- Merlino, M. (2001): «Las plantas del traductor (o la virtud labradora de los bueyes)», en *Vasos Comunicantes* n° 19, pp. 7-11
- Oseki-Dépré, Inès (1999): *Théories et pratiques de la traduction littéraire*. Paris: Armand Colin.
- Reiss, K., Vermeer, H. (1996): *Fundamentos para una teoría funcional de la traducción*. Madrid: Ediciones Akal.
- Roberts, R., Pergnier, M. (1987): «L'équivalence en traduction», en *Méta*, Vol.32, n° 4, pp. 392-402. Presses de l'université de Montréal.
- Thumerel, F. (2002): *Le champ littéraire en France au XX siècle*. Paris: Armand Colin.
- Tondeur, C.-L. (1996): *Annie Ernaux ou l'exil intérieur*. Amsterdam-Atlanta: Rodopi.
- Torre, E. (1994): *Teoría de la traducción literaria*. Madrid: Síntesis.
- Vautour, R.T. (1998): «Trois paroles épistémologiques chez Antoine Berman», en *Méta*, vol. 43, n° 3, pp. 1-12.
- Venuti, L. (1995): *The Scandals of Translation. Towards an Ethics of Difference*. London: Routledge.